LE CEMPUISIEN

BULLETIN DE L'ASSOCIATION DES ANCIENS ÉLÈVES
DE L'INSTITUTION DÉPARTEMENTALE GABRIEL PRÉVOST

N° 97 Juillet à Septembre 1973

SOMMAIRE

La Gérante : Henriette TACNET
8, rue Dalou - 75015 PARIS

PRÉSIDENT : M. PARIS, 287, Avenue de la Division Leclerc - Chatenay-Malabry (92) - SIÈGE SOCIAL : 19, Rue de l'Arbre-Sec - Paris-1er - C.C.P. 1844-02 Paris

BAL 1973

La date était-elle mal choisie ? ou l'appel de la route fût-il le plus fort en ce début de printemps, je ne sais, mais il faut bien le dire, le bal cette année ne fût pas une réussite.

L'assistance semblait un peu perdue dans cette immense salle de la mairie du 5ème, encore était-elle composée en bonne partie des parents d'élèves musiciens, mais le cempuisien était rare et malgré tous les efforts de nos petits amis et de leur professeur pour animer cette fête, l'ambiance n'y était pas. Un bal déserté, faisant suite à une Assemblée générale plutôt très clairsemée, voilà qui n'était pas fait, je pense, pour remonter le moral des responsables. Les responsables ? mais au fait où étaient-ils, qui étaient-ils les responsables ? La question était posée et la voilà qui trottait, qui trottait dans ma tête, elle trottait si bien que ce fût sans doute elle qui me fit faire un drôle de rêve dans la nuit suivante, un rêve, que dis-je, un cauchemar, jugez plutôt :

Il y avait beaucoup, beaucoup de monde rue de l'Arbre Sec en ce Dimanche après-midi, des très jeunes, des jeunes, des moins jeunes, des encore jeunes, mais tous des Cempuisiens et Cempuisiennes; c'est que nous avions reçu une drôle de circulaire bordée de noir, nous invitant à venir assister à l'enterrement de l'Association, et tout le monde s'entassait tant bien que mal dans le préau de l'école qui nous sert habituellement de Siège Social. Il y avait là les fidèles, ceux que l'on voit à toutes les réunions ou presque, mais aussi ceux que l'on ne voit pas souvent, parce que les uns disent : "vous savez moi, ma femme ne se sent pas à l'aise" - "moi c'est mon mari qui n'est pas très chaud", les autres : "quant à nous, depuis qu'on a la maison de campagne"... Il y avait ceux qui disent : "moi l'Association ? Bof.. .. j'en ai rien à f....aire". Il y avait même les retraités, au loin depuis plus ou moins longtemps, qui avaient fait coïncider un de leurs voyages avec cette réunion, parce que de temps en temps "on remonte" tout de même, enfin tout le monde était là cette fois-ci, pensez donc, c'était la dernière!.

A l'entrée de l'Ecole, une jeune femme était là, avec un grand livre, qui pointait les noms au fur et à mesure des entrées. Lorsque chaque ligne fût cochée, les portes furent fermées et la cérémonie commença. Les visages étaient graves, sur ceux des plus anciens même de grosses larmes roulaient. Nous étions bien un peu tassés, quelques uns assis, tous les autres debout et, tout au bout de la salle, sur une petite estrade il y avait un cercueil sans couvercle, posé sur des tréteaux. Un homme, que je ne connaissais pas mais dont la voix m'était familière prit la parole. Mes Chers Camarades, dit-il, nous voici réunis pour la dernière fois et en bien triste circonstance; en effet depuis un moment déjà, notre Association était bien malade, bien sûr elle vieillissait, elle vieillissait et aurait eu besoin de sang neuf, mais d'anémie en anémie la voici définitivement privée de vie et il nous faut donc aujourd'hui l'enterrer. Vous tous qui l'avez fait vivre, avez le droit de vous poser des questions et de vous demander :

A qui la faute ? Eh bien, mes chers amis, le coupable est là dans ce cercueil et vous allez être invités à venir le contempler. Nous étions tous consternés et les suppositions fusaient. Qui ça peut bien être ? Ce doit être le Président dit quelqu'un, si les réunions n'étaient guère fréquentées c'est de sa faute à lui, inavéqua, inavéqua, inavéqua ... pensez-vous dit un autre, c'est la trésorière, quand une Société fait faillite, c'est qu'il n'y a plus d'argent dans sa caisse, alors énavèqua, énavèqua, énavèqua ... A moins que ce ne soit la gérante du Cempuisien dit encore un troisième, c'est vrai nous n'étions pas assez informés, on le recevait tous les 36 du mois et puis du reste pour ce qu'il y avait dedans, alors énavèqua, énavèqua, énavèqua.....

Pourtant le défilé commençait et je voyais chacun et chacune pencher la tête pour regarder puis, tout triste, regagner sa place. Enfin mon tour arriva, je me penchais aussi et vous avez sans doute déjà deviné ce que j'allais voir : Eh bien oui, le fond du cercueil était tout simplement recouvert d'un grand miroir qui renvoyait sa propre image à celui ou à celle qui venait chercher là le responsable et j'eus un tel sursaut que ma tête heurta quelque chose de dur; je m'aperçus en me réveillant, que c'était le coin de mon cosy qui venait de me faire une bosse. Mais ouf ! ce n'était qu'un cauchemar, un rêve idiot vous dis-je et pourtant ! depuis je ne peux m'empêcher de penser qu'il y a peut-être une leçon à tirer de cette histoire née de l'imagination un peu trop fertile sans doute d'une

"Quille" de l'O.P.

- oOo -

ECHOS SONORES DE LA NUIT DU 4 MARS 1973

Ma chère Henriette, ...

.....Bien que regrettant de t'avoir quittée prématurément à notre fête de Nuit de ce Samedi 4 mars et, ainsi d'avoir manqué de te faire tourbillonner dans une valse endiablée, ou plutôt, restant moins présomptueux, fait danser dans une savoureuse valse lente, j'espère que tu as bien terminé cette nuit et, te sachant comme tu es, n'a jamais manqué de cavaliers empressés.

De mon côté, je suis rentré chez moi très impressionné, je dirai même enthousiasmé par le résultat obtenu par ces jeunes musiciens de 12 à 16 ans de la formation musicale de Cempuis.

L'exécution de tout ce qu'ils nous ont fait entendre, tant en musique classique qu'en musique de jazz, fût remarquable et nous aracha spontanément des applaudissements extrêmement nourris et mérités.

Ce suprême résultat, dont nous fûmes charmés, n'est pas que le fruit, n'en doutons pas, de la culture de l'intelligence de ces jeunes, mais aussi le reflet de la bonne méthode et de l'orientation éducative de la maîtrise et de la haute direction de cet établissement, dont nous fûmes aussi les élèves.

Sur ce, m'associant à la quasi-totalité des présents à ce spectacle des jeunes de Cempuis, je viens rendre hommage aux éducateurs, à la haute valeur du prestigieux professeur de musique ainsi qu'au Directeur, Monsieur Grenouillet, et les remercier pour l'immense satisfaction qu'ils nous ont donnée en cette soirée.

Marius VALET

- oOo -

LA PENTECOTE ET LES VACANCES

Le Hasard de la route nous a fait rencontrer Henriette cet été, hasard que nous avons largement aidé; il faut le dire, puisque cette année nous passions nos vacances "en famille" chez nos amis Besset de Mâcon. Besset vous connaissez ? oui ? non ? et Denise Brault alors ? mais oui c'est ça, la "mère Michel" comme beaucoup d'entre vous l'appellent encore! eh bien comme chacun le sait notre mère Michel n'a jamais voulu épouser Lustucru mais s'est laissée prendre dans les filets de notre bon ami Roger, passé maître dans l'art de faire apprécier sa région, si belle et si riche en souvenirs historiques.

Ce jour-là, donc, il était question d'aller visiter Autun, Mazille était presque sur notre route, un petit crochet et nous cueillons Henriette et son petit Thomas au détour d'un chemin, tout prêts à aller faire des courses, elle ne se fait pas prier pour changer de programme. Denise et moi nous nous serrons un tout petit peu à l'arrière pour lui faire une place et nous fourrons Thomas entre les deux hommes devant, d'autant plus qu'il lui faut si peu de place à cet adorable mignon! Un enfant si éveillé, qui pose tant de questions, un gosse si ouvert, exactement comme je les aime disait Roger, enfin un garçon à mes côtés disait Marcel, moi qui n'ai toujours que des filles, ça va me changer! ouais... ouais... ouais... mais 3 heures en voiture c'est aussi long pour un garçon que pour une fille; et que je te pince par ci, et que je te chatouille par là. Voici notre adorable mignon qui commence à se déchaîner et nos deux hommes qui commencent, eux, à déchanter!, et Marcel n'est pas loin de penser que ses petites nénettes ont peut-être du bon. Derrière on n'osait pas broncher, mais nous n'étions pas trop de trois pour essayer de calmer la fureur rentrée de nos deux hommes et les ardeurs pas du tout rentrées de notre petit lion qui ne tarda pas, vous vous en doutez, à atterrir sur nos genoux pour continuer le voyage dont la première étape nous conduisit à Paray-le-Monial. Là, nous avons pu admirer l'Eglise au clocher octogonal, bel exemple de l'art Roman bourguignon, nettement influencé par Cluny. Elle fut entreprise en 1109 et c'est tout ce qui reste d'un ancien prieuré bénédictin. Un hôtel de la Renaissance décoré de médaillons et de coquilles sert d'hôtel de ville et abrite un petit musée local. Dommage que toutes ces beautés soient flanquées d'habitations plus ou moins hétéroclites, on aimerait les voir davantage mises en valeur.

Nous continuons notre randonnée, une petite auberge nous accueille à midi; Thomas se détend un petit peu et nous roulons maintenant vers Autun, une des villes de France les plus riches en monuments gallo-romains. L'enceinte, dont Auguste lui permit de s'entourer, bien que la ville ne fût pas colonie romaine, est en grande partie conservée avec ses tours circulaires et deux de ses quatre portes : la porte d'Arroux et la porte St André avec leurs galeries aériennes. En dehors de la ville, un énorme temple carré dit "Temple de Janus" est en partie resté debout. L'église Saint-Lazare, devenue cathédrale, fut construite de 1120 à 1132, toujours dans le style roman bourguignon dont elle est un chef d'oeuvre avec son très beau portail dont le remarquable tympan représente le Jugement dernier; un détail de ce tympan m'a particulièrement retenue : la Pesée des âmes, que le sculpteur Gislebertus a su rendre si frappante. A l'intérieur nous avons pu admirer de jolies toiles et des fresques non moins jolies, mais cela commençait à être long pour Thomas qui ne tarissait pas de questions "Dis Mamie pourquoi on parle pas fort dans une église ? Mon Chéri c'est parce qu'il y a des personnes enterrées en dessous, il faut les laisser reposer en paix.Eh bien Mamie, on peut pas les réveiller puisqu'elles sont mortes". Oh! merveilleuse logique enfantine. Nous voici de nouveau à l'air libre et nous allons admirer maintenant les restes, de bien jolis restes, de ce qui fût le plus grand théâtre de la Gaule et ce n'est pas sans émotion que je m'assieds sur les gradins; le mot arène... évoque tout de suite pour moi l'image des chrétiens dévorés par les lions, mais Roger affirme que cela ne s'est jamais produit ici. Il est vrai que si les Romains en étaient arrivés à faire de leurs arènes des lieux sanglants, les Grecs par exemple prouvèrent que l'on pouvait les destiner à de tout autres usages. Après que Thomas eut exploré ces vestiges en long, en large, en travers et en hauteur, nous nous apprêtions à prendre le chemin du retour quand Henriette nous apprit que nous n'étions qu'à quelques kilomètres (18) seulement de son village natal; vous vous souvenez "Le Hameau sur la colline", celui dont je rêvais depuis que j'en avais lu sa description si poétique dans les pages du Cempuisien. Un peu de charme à notre chauffeur (il ne s'y laisse pas toujours prendre!) et nous voilà, nous aussi, sur ce chemin de la colline. Oh! bien sûr nous l'avons gravi beaucoup plus vite que le lointain ancêtre d'Henriette, mais arrivés là haut, je cherche malgré moi, la large et haute silhouette du vaillant pionnier, et je l'ai presque trouvée en franchissant le seuil d'une de ces maisons aux toits d'ardoises où flotte une bonne odeur d'encaustique et de pain chaud. Pourtant "on ne cuit plus" depuis longtemps nous dit le cousin, mais c'est à croire que les murs épais sont tout imprégnés de la bonne odeur du passé. Nous avons passé là un bien agréable moment dans le calme de ce paysage où presque rien n'a changé, vraiment typique du petit hameau de France. Puis au soleil couchant, nous avons pris cette fois le chemin du retour. Nous avions les yeux et l'esprit tout pleins de belles choses, notre petit diable, recru de fatigue s'était endormi en suçant son pouce comme un gros bébé qu'il est encore et devinez un peu de quoi nous parlions tout en roulant ? Eh bien oui, quand un Cempuisien rencontre un autre Cempuisien, ils

parlent de Cempuis évidemment et j'appris ainsi que personne ne s'étant manifesté, Henriette n'avait pas le compte-rendu de la Pentecôte.

Je ne vais pas en entreprendre ici une narration exacte, mes souvenirs étant trop lointains maintenant, mais sachez que ce fût une belle et bonne Pentecôte au cours de laquelle la "rapportée" que je suis, a ressenti plus que jamais la chaude amitié cempuisienne dont il me serait bien difficile maintenant de me passer. Un seul regret, celui de ne pas avoir vu les plus anciens et les plus fidèles qui, faute de transport, n'ont pu venir. Il arrive un moment où voyager par le train devient difficile et où on ne peut s'embarquer sans être sûr d'avoir un toit où s'abriter le Dimanche soir, nous devrions peut-être, être plus attentifs à cela à l'avenir. Par contre, il y avait beaucoup de jeunes, heureux de se retrouver et nous l'espérons heureux peut-être aussi de nous retrouver. Une innovation cette année, ce n'est pas la fanfare qui a inauguré la fête du Dimanche après-midi, mais l'orchestre de Jazz s'est produit le lundi matin tout de suite après la Cérémonie du Souvenir qui fût bien émouvante comme chaque année; voici les quelques mots prononcés par Marcel en cette occasion :

"Monsieur le Directeur, Mesdames, Messieurs, mes chers camarades,

Nous voici comme chaque lundi de Pentecôte réunis dans cette "Cour d'Honneur" comme elle s'est toujours appelée de mémoire de Cempuisien; et peut-être mes chers enfants vous êtes-vous déjà demandé comme je l'ai fait moi-même étant élève, pourquoi ce nom ?

Et bien je crois que tout l'honneur de cette cour réside dans le fait que les murs portent gravés en lettres de feu le nom de ceux dont la vie fut non seulement à l'honneur de la France, mais encore à l'honneur de notre école.

Je sais bien que les gloires militaires laissent, en général, indifférents nos jeunes contemporains, souvent soucieux d'échapper aux servitudes de l'incorporation parce qu'ils sont bien conscients de l'Avenir Européen. Et nous les comprenons et nous nous réjouissons avec eux de ce que les choses changent; mais pour nous, les aînés, qui avons connu et aimé nos camarades disparus, chaque nom est évocateur et je ne peux m'empêcher de penser que beaucoup d'entre-eux pourraient être ici aujourd'hui, avec nous, à l'O.P. heureux de vivre cette vie que nous décrions si souvent.

Ils avaient, comme nos jeunes actuellement, un idéal de liberté et d'amitié dans la paix, mais la jeunesse d'aujourd'hui peut lutter et défendre ses idées d'une façon pacifique; à eux, cet idéal a coûté leur jeune existence. C'est en pensant à cela que nous saluons leur mémoire et que je vous demande de bien vouloir observer une minute de silence".

Oui, vraiment deux bonnes journées, avec un temps exceptionnel, prélude au magnifique été que nous avons connu cette année.

Odette PARIS

REFLEXIONS SUR LES JEUX OLYMPIQUES DE ROME (1960)

Au point de vue sportif, l'année 1972 a été marquée par les Jeux Olympiques de Munich. Grand événement qui a suscité beaucoup d'intérêt chez des centaines de milliers de spectateurs et des millions de téléspectateurs de tous les pays. C'est pourquoi j'ai pensé pouvoir revenir sur les Jeux Olympiques modernes, en général, en livrant les réflexions que m'ont inspirées, en 1960, ceux de Rome.

Cette année, pour la première fois, on a utilisé, à Munich, des appareils électroniques pour mesurer, d'une façon plus rapide et plus précise, les performances réalisées par les athlètes. A de rares exceptions près, ceux-ci n'étaient plus les mêmes, évidemment, qu'il y a douze ans. Le cadre, aussi, avait changé : nous étions en Allemagne, et non plus en Italie. Enfin, les records établis en 1960 étaient, presque tous, effacés.

A part ces modifications de détail, les Jeux de Munich ressemblaient, en un sens, à ceux de Rome, parce qu'une certaine tradition se maintient à tous les Jeux Olympiques. On y retrouve, en gros, la même organisation, le même déroulement des épreuves, et, surtout, le même esprit. Voici ce que j'écrivais à propos de ceux de 1960.

Actuellement, j'assiste au spectacle des Jeux Olympiques de Rome, grâce à la télévision. Bien sûr, je ne suis pas mêlé aux milliers de spectateurs de l'immense stade; je ne baigne pas dans l'ambiance extraordinaire et unique de ces Jeux. Pourtant, la retransmission des épreuves, surtout en direct, et principalement des épreuves d'athlétisme - dont, seules, je parlerai -, me procure des joies et des émotions propres.

Quand une victoire est acquise par notre pays, je vibre. Hélas, les récompenses attribuées à nos compatriotes sont rarissimes, comparées à celles que raflent les deux Grands, Américains et Russes, ainsi que nos voisins, les Allemands, les Italiens, les Anglais, etc.

Aussi, l'exploit du Français Michel Jazy, deuxième du 1 500 mètres, m'a-t-il transporté. En vérité, la course fut superbe. Avec Jazy, Michel Bernard se trouvait en finale. Les deux Français coururent avec leur tête autant qu'avec leurs jambes. Je suppose qu'avant l'épreuve, ils avaient concerté un plan de bataille.

Bernard prit la tête, presque dès le départ, et mena un train sévère pendant plus de la moitié du parcours. Puis l'Australien Herb Elliott l'attaqua. Bernard essaya de se cramponner. Malgré tous ses efforts, il ne le put. Mais son sacrifice permit à Jazy, resté, jusque-là, sagement dans le peloton, de remporter une magnifique seconde place derrière l'invincible Elliott. Celui-ci, vraiment le plus fort, battit le record du monde, tandis que Jazy pulvérisait le record de France...

L'intérêt de ces Jeux, c'est de permettre aux athlètes du monde entier de lutter pacifiquement, et, aux spectateurs ou aux téléspectateurs, d'applaudir, au moins moralement, les meilleurs, quelle que soit leur nationalité. L'esprit des Jeux Olympiques de la Grèce antique est ainsi respecté, je crois. Et l'impression qu'on retire de ces amicales compétitions est exaltante. Quelle idée de génie a eue le Français Pierre de Coubertin en ressuscitant cette tradition !

On trouve réunis, en ce moment, sur les différents stades de Rome, les champions de toutes races et de tous pays, les plus beaux spécimens physiques d'humanité, hommes et femmes. Et il est réconfortant, en ces temps troublés, de les voir rivaliser seulement d'adresse, de force, d'endurance, de vitesse, de rapidité de réaction, de souplesse et de grâce, même, pour les gymnastes féminines; de les voir déployer, aussi, les plus belles qualités morales : volonté, courage, abnégation, bonne humeur dans la défaite, modestie dans le triomphe. Et tout cela, sportivement, en toute loyauté, en toute camaraderie.

Pour la distribution des prix aux vainqueurs, les organisateurs ont invité, en l'adaptant, le cérémonial antique. Un air de trompette éclatant prévient l'assistance que la remise des récompenses va se dérouler. Les vainqueurs montent sur le "podium", sorte de petite estrade, de plate-forme : au milieu, et surélevé, prend place l'athlète classé premier; à sa droite, le deuxième; à sa gauche, le troisième. Les lauréats reçoivent, non pas une couronne de laurier, sur la tête, comme autrefois, mais, autour du cou, une médaille d'or, d'argent ou de bronze, selon leur mérite. Cette médaille symbolise leur gloire...

Tout à coup, ils s'immobilisent, et les spectateurs se lèvent. Dans un silence solennel sont lentement hissés les drapeaux des pays des trois meilleurs concurrents, et joués les hymnes nationaux de ces pays. Les héros de la fête réagissent différemment à ces honneurs. Les uns présentent un visage grave, fermé, sérieux. D'autres manifestent leur bonheur par un sourire extasié.

Justement, la série d'émissions consacrées aux Jeux Olympiques de Rome, par l'Eurovision, m'a beaucoup plu, encore, parce qu'elle fait connaître l'homme - au moins un peu - caché derrière le sportif. L'indiscrète caméra filme, sur le vif, les champions (et aussi, parfois, les spectateurs) quand ils ne s'y attendent pas, bien souvent. Ce sont, alors, des tranches de vie qu'elle nous sert. Dans ces conditions, toute pose, toute attitude apprêtée, est impossible. Les athlètes, occupés à se concentrer avant l'effort, ou à fournir cet effort, ou à récupérer, ne voient pas venir les chasseurs d'images. De même, s'ils surveillent leurs adversaires, ils ne se surveillent pas, eux, et oublient, momentanément, public, photographes et cinéastes.

Aussi, le téléspectateur a l'avantage de capter au vol, en toute spontanéité, donc en toute sincérité, leurs gestes, leurs réactions, leurs jeux de physionomie; et, en même temps, à l'état pur, leurs émotions, leurs sentiments, voire leurs passions. Quel magnifique

champ d'observation et quel beau sujet à méditer ! Quel régal pour les psychologues et les amateurs de sensations que ces instantanés de l'athlète vainqueur, ou vaincu, ou blessé, ou déçu ! Pour illustrer ces documents humains, voici les séquences qui m'ont frappé.

L'arrivée du 400 mètres plat a été très serrée entre les deux premiers, le noir américain, Davis, et un Allemand. On attend donc le verdict de la "photo finish" pour les départager. (En 1960, on n'utilisait pas encore les machines perfectionnées qui donnent le temps au centième de seconde près, ou même, au besoin, au millième de seconde). En apprenant qu'il est vainqueur en 44 secondes et 9 dixièmes, battant le record du monde, l'Américain, tel un ressort, bondit sur place, plusieurs fois, libérant une allégresse qui fait plaisir à voir.

Image, cette fois, de l'athlète accidentée et malchanceuse. A la fin d'une course à pied, juste avant la ligne d'arrivée, une concurrente trébuche et tombe sur la piste. Etendue de tout son long, elle se relève, et termine, mal classéee, bien entendu, en boitillant, malgré sa souffrance physique et morale.

Au cours du triple saut, un Russe aurait commis je ne sais quelle irrégularité. Classé troisième, il a gagné une médaille de bronze. Lors de la cérémonie protocolaire, il monte, à son tour, sur le podium. Le public l'accueille, à ce moment, par des sifflets et des huées. Aussi, en repartant, ensuite, derrière les deux premiers, mortifié, il essuie furtivement une larme. Son geste a été surpris. Quand il passe devant les tribunes, pour le consoler, les spectateurs l'applaudissent. Cruauté et inconstance de la foule !

Moins spontanées, mais non moins révélatrices de leur état d'âme sont les réponses des athlètes aux interviews. Le Français Jazy est complètement "vidé" après son excellente performance dans le 1 500 mètres. Interrogé par un reporter, il déclare : "Je ne ferai plus cela pour rien au monde". Parole vaine qui traduit seulement la lassitude, l'épuisement nerveux du champion qui n'aspire, la compétition achevée, qu'à redevenir un homme normal.

"J'en ai marre!" est le cri du coeur de ses compatriotes Michel Bernard, septième du 1 500 mètres, et Michel Macquet, lanceur de javelot qui, éliminé aux essais, n'a pu disputer la finale du concours. Tous deux sont déçus par leurs résultats et ils ne le dissimulent pas. Ils désirent, maintenant, visiter la ville de Rome, en simples touristes; ne plus se priver des plaisirs ordinaires, comme ils l'ont fait durant leur sévère préparation.

Amer, Macquet envisage même d'abandonner la compétition, qui exige, décidément, trop de sacrifices. Il en a assez de la vie d'athlète, assez de renoncer, trop souvent, à ce qui constitue, pour le plus grand nombre, le charme de l'existence : bien manger, boire de l'alcool de temps à autre, fumer, veiller tard, le soir, etc. Il en a assez de vivre "en marge", d'être un phénomène, un être d'exception. Dorénavant, comme tout un chacun, il prétend, à l'âge de vingt huit ans, se consacrer à sa famille et à ses occupations professionnelles.

(Quatre ans plus tard, aux Jeux Olympiques de Tokyo, Michel Macquet sera le capitaine de l'équipe d'athlétisme et le porte-drapeau de la délégation française. Sport, quand tu nous tiens!).

Enfin, les poses acceptées pour les prises de vue témoignent, cependant, de la camaraderie qui unit les athlètes du monde entier; durant les Jeux Olympiques. Après deux jours d'un âpre combat, le décathlon, qui sacre l'athlète complet, est fini. Les trois vainqueurs, le noir américain Johnson, premier; le Chinois de Formose, Yang, deuxième; et le Russe Kuznetsov, troisième, sont à l'honneur, sur le podium. A la demande des photographes, ils nouent fraternellement leurs mains les unes dans les autres. Spectacle réconfortant lorsqu'on songe que la politique divise leurs pays.

En voici un autre qui met en scène, toujours sur le podium, les trois meilleures du 800 mètres féminin : la première, une Russe; la seconde, une Australienne; la troisième, une Allemande. La Russe embrasse fort gentiment les deux adversaires qu'elle vient de battre...

Ainsi, l'esprit des Grands Jeux d'autrefois se perpétue. Comme aux temps des anciens Grecs, des luttes pacifiques, sur un stade, marquent une trêve dans les dissensions des peuples. Quand ce ne serait que pour ce résultat, les Jeux Olympiques méritaient de renaître.

Jean-Jacques BARBIER

- oOo -

LE BEAU TEMPS DES VACANCES

Vite, partir, pas une journée à perdre, les vacances c'est sacré.

Vers la mer, la montagne, la jolie petite rivière, des millions de gens iront se dépayser, se tremper dans l'eau salée, voir de beaux paysages de montagne, chacun selon ses goûts, ne plus penser au travail pendant tout un mois!

Un mois de vacances! Comme cela semble naturel, mais pourtant, il y a tout juste 40 ans, personne ne partait en vacances, à part quelques rares privilégiés.

C'est en 1936 que Léo Lagrange, ministre à 36 ans dans le gouvernement de front populaire de Léon Blum, inscrit à son programme les "Congés payés" : 15 jours par an à la charge des employeurs. Ce fut une révolution!

A l'époque, les travailleurs étaient moins argentés que maintenant, il n'y avait presque pas de voitures, pas d'avions et le train était très cher pour les petites bourses. Léo Lagrange réussit à obtenir des Directeurs des chemins de fer un billet de congé annuel à 40% et ce furent les premiers départs.

Avec un groupe d'amis, nous avions décidé d'acheter du matériel de camping et dès le vendredi soir nous partions par le train, sac au dos, pour nous rejoindre à Esbly sur les bords de la Marne.

Pour notre première nuit de camping, c'était à Pâques, il avait gelé et il nous avait fallu, au matin, casser la glace dans les seaux de toile. Un passant nous avait dit "Vous êtes des durs", nous avions bien ri, car nous étions plutôt novices! mais, le soir, après un tour bras dessus, bras dessous au bord de la rivière, nous avons fait un magnifique feu de camp et nous avons chanté, nous étions heureux; c'était le début d'une ère nouvelle. Le travail d'accord, mais aussi les loisirs, pour reprendre haleine, pour redécouvrir la nature et l'amitié.

C'était en 1936 ... 1939 - c'était la guerre - les vacances avaient été de courte durée et dans un monde en guerre il ne pouvait plus être question de loisirs.

Mais à la libération personne ne douta du message de Léo Lagrange, mort sur le champ de bataille.

La paix retrouvée, le programme de 1936 fut amélioré et étendu et les loisirs sont entrés dans les moeurs.

A notre époque les loisirs sont devenus une véritable industrie : camping à grande échelle, chaîne de restaurants, voyages organisés.

En 3 heures d'avion vous irez de Paris à Casablanca, au Maroc et pendant 15 jours, vous découvrirez toute une autre civilisation : les déserts, les montagnes de l'atlas aux neiges éternelles, les femmes voilées, les souks si pittoresques, le marché aux chameaux, les palais aux jardins pleins de jets d'eau et de fleurs.

Aux amateurs d'art, les agences de voyage proposeront l'Italie, Venise, ses Palais et ses gondoles; les musées de Florence, la Basilique St Pierre à Rome sous un ciel toujours bleu.

L'Espagne, la Tchécoslovaquie, la Hongrie, la Roumanie et même les pays lointains comme la Russie, tout est possible, un guide est à la disposition du groupe ainsi qu'un interprète.

La France aussi est belle et si diverse. 5 millions d'étrangers viennent chaque année en Bretagne, en Normandie, dans notre beau Midi, dans nos belles montagnes.

Par les loisirs, les peuples s'interpénètrent et s'aperçoivent que tous les hommes se ressemblent et peuvent vivre en paix les uns avec les autres.

Vous tous qui avez profité d'une façon ou d'une autre de ce beau mois de vacances, ayez une petite pensée pour les pionniers qui ont eu la force d'y croire et de réaliser un rêve de millions d'hommes : le droit au repos.

Germaine GENIOLE

DANS LA FAMILLE CEMPUISIENNE

DIVERS -

"Il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas" dit-on. La petite anecdote suivante semble donner raison à ce proverbe.

C'était le samedi 31 mars, ma femme, quelques membres de ma famille et moi, quittions Paris pour aller passer l'été dans notre maison de campagne. Comme nous avions eu pas mal à faire, nous sommes partis assez tard dans la matinée avec l'intention de nous arrêter en route pour déjeûner. Ce que nous fîmes vers 12 h 30. A peine installés, arrivent quatre personnes qui occupent la table à côté de la nôtre. Puis une dame se lève, vient me trouver et me dit : "Bonjour Marcel, ce n'est pas croyable!"; c'était Madame Roblot (née Gabrielle Guérold, cempuisienne) avec son mari, son fils et la femme de ce dernier. Cette camarade, qui avait fait partie du Comité de notre Association lorsque j'en étais secrétaire et que je n'avais pas vue depuis vingt ans environ était là, à mes côtés. Il faut dire que M. et Mme Roblot habitent le département de la Drôme depuis treize ans et c'est cette particularité qui fait que cette rencontre paraît extraordinaire.

Nous échangeâmes quelques paroles mais, le temps pressant, nous ne nous sommes pas arrêtés sur les détails. Nous avons pu constater, comme dit la chanson que "les souvenirs d'enfance ne s'effacent jamais".

Après la rencontre de Gabrielle Roblot, nous avons eu le plaisir de recevoir la visite, à la campagne, de M. et Mme Aubert (Mireille Grisoni).

Les liens Cempuisiens se resserrent toujours.

Marcel MARANDE

MARIAGES -

Nous avons le plaisir de vous informer du mariage :

- de Muriel MASSIEU, fille de notre camarade Jean Massieu et de son épouse, avec M. Jean MARMANDE, le 7 août 1972;
- de Denis LOISON, fils de M. et Mme LOISON (Josette LEBRUN) avec Melle Monique SOULARD, le 23 août 1973;
- de Gérard GACHELIN, avec Melle Jocelyne LASFARGUE, le 6 octobre 1973.

Nous adressons nos meilleurs voeux de bonheur aux jeunes époux.

NAISSANCES -

Nous sommes heureux de vous faire part de la naissance :

- d'Audret POULIQUEN, le 2 mars 1973, fille de Yann Pouliquen et de sa femme Yolande, petite-fille de Roger et Hélène Pouliquen;
- de Nathalie LAPLUME, le 21 avril 1973, fille d'Annie et Gérard Laplume, petite-fille de Christiane Mauguin.

Nous adressons nos voeux de bienvenue aux bébés et nos félicitations aux parents et grands-parents.

DECES -

La famille Compuisienne a été bien éprouvée ces derniers mois. En effet, nous avons à déplorer la disparition :

- de nos très chers amis SEYLER, Léon (décédé accidentellement), à l'âge de 80 ans, le 26 mai 1973; sa femme, Alix, le 30 juillet dernier;
- de notre ancien professeur de mécanique, Jules BOUTE, le 5 mai 1973, à l'âge de 91 ans;
- de notre camarade Gilbert FIGEAC, le 2 décembre 1972, à l'âge de 92 ans;
- de notre camarade Marcel MARTIN, le 20 septembre 1973, à l'âge de 78 ans.

Nous adressons nos plus sincères condoléances aux familles de nos disparus.

- oOo -

DATES A RETENIR

Déjeûner d'accueil des jeunes à Vitry : 11 novembre 1973.

Réunion générale annuelle au Siège : courant janvier 1974.

Fête de nuit Compuisienne Mairie 5ème : 9 mars 1974.

- oOo -